

n'embarquent pourtant jamais sur les bateaux de pêche. Comment ce malheur était-il arrivé ?

— En bien, monsieur, dit tout à coup derrière une voix rude, vous regardez donc le tombeau de la pauvre Nona ?

Je me retournai, et je reconnus un vieux marin à jambe de bois, dont quelques verres d'eau-de-vie offerts par moi dans la salle basse de l'auberge, m'avaient acquis les bonnes grâces.

— Oui, lui répondis-je. Mais je croyais que, vous autres pêcheurs, vous n'admettiez pas de femme à bord. Je m'étais même laissé dire que cela portait malheur.

— Et c'est la vérité, reprit le bonhomme. Aussi Nona n'est jamais montée dans un bateau... Vous voulez savoir comment elle est morte, la pauvre chérie ! Eh bien, je vais vous conter ça.

« Faut vous dire d'abord que son père, Pierre Le Maguet, était un ancien gabier comme moi, un vieux camarade. Au Bourg, quand l'amiral La Roncière a mis sa casquette dorée au bout de son sabre et nous a lancés, la hache au poing, sur les maisons crénelées, nous marchions coude à coude, Pierre et moi, et c'est lui qui m'a reçu dans ses bras, quand ces sacrés Prussiens m'ont envoyé un pruneau de plomb dans la cuisse. Le soir même, à l'ambulance du fort, Pierre me tenait la main pour me donner du courage, pendant que le major me charcutait ; et il était là encore, mon brave Pierre, le jour où l'amiral m'a apporté ma médaille dans mon lit... Mais, à la fin, ces gueux de Prussiens ont le dessus. On signe la paix, bon ! et on nous renvoie chez nous. Moi, avec ma jambe de bois, je n'avais plus qu'à manger ma retraite comme une vieille bête. Mais Pierre qui avait tous ses membres au complet, lui, s'engage dans un équipage de pêche. Là-dessus, sa femme meurt d'un chaud et froid, et le laisse tout seul avec cette petite Nona, qui allait sur ses dix ans.

« Naturellement, pendant que le veuf était à la mer, c'était moi, son matelot, moi, vieux garçon, qui m'occupais de la petite. Une bonne et gentille enfant, monsieur, bien courageuse et bien douce ! Sommes-nous allés assez souvent, tous les deux, sur les bancs de rochers, à la mer basse, pour ramasser des tourteaux, des crevettes, quelquefois un homard ! Ah ! nous faisions une paire d'amis

« Ça va bien comme ça pendant deux ans. Nona avait fait sa première communion, grandissait, poussait comme un chardon de sable. Mais voilà qu'un jour de gros temps, où l'*Amélie*, le bateau que montait Le Maguet, avait du mal à revenir à l'échouage, voilà que le patron n'amène pas à temps son foc et son tape cul, et qu'il va se perdre, corps et bien, sur cet écueil que vous voyez d'ici... tenez, un peu plus à tribord. Il y avait quatre hommes d'équipage : le patron, deux matelots, dont mon pauvre Pierre, et le mousse. Mais la mer n'a jamais voulu ramener que trois noyés à la côte et a gardé mon camarade. Nona devenue orpheline, j'ai fait de mon mieux pour remplacer son père ça va sans dire. Mais l'enfant, même après le gros coup de douleur passé, ne se consolait pas. Et savez-vous surtout pourquoi, monsieur ? A cause d'une idée qu'ont toutes les femmes d'ici. Elles s'imaginent, voyez-vous, que, pour ne pas rester une âme en peine jusqu'au jour du Grand Jugement, il faut reposer en terre consacrée. Nous ne croyons pas à toutes ces choses-là, nous autres, qui savons comment les choses se passent, quand il y a un décès à bord. Je la connais, la cérémonie : le cadavre dans un sac goudronné, boulet au pied, sur une planche, et le commandant tête nue, le livre à la main, qui lit tout haut l'office des morts. Mais les femmes de chez nous sont tout au bon Dieu, vous savez bien, et Nona se mit à brûler des cierges dans tous les Pardons du voisinage pour le repos de l'âme de son père.

« Cependant, malgré tout, le temps est un fameux marchand d'oubli, et Nona, au bout de quelques années, me faisait l'effet de se consoler un peu. Du reste, ça ne l'avait pas empêchée de "forcer" et d'embellir ; et ce n'est pas parce que je l'aimais comme un père, mais, parole d'honneur ! elle était la plus fraîche et la plus jolie jeunesse de la paroisse. Nous vivions si heureux ensemble ! On n'était pas riche, bien sûr, mais, bah ! on s'en tirait tout de même. J'ai ma pension, ma médaille, et puis, nous allions toujours, Nona et moi, cher-

cher du homard dans les roches. Le métier n'est pas mauvais, et il n'y a qu'un danger, celui de se laisser surprendre par la marée montante... Ah ! misère ! C'est comme ça qu'elle a péri, la pauvre petite !...

« Un jour que mon rhumatisme me clouait au logis et qu'elle était allée seule à la pêche, un jour comme aujourd'hui, tenez, ciel clair et grand vent, voilà que les fouilleurs de roches, en revenant avec leurs paniers pleins, s'aperçoivent que Nona manque à l'appel. Pas de doute possible, bon Dieu ! elle s'était attardée, elle avait été carnée par le flot, elle était morte en mer !... Ah ! quelle nuit j'ai passée, monsieur ! A mon âge, oui, un vieux dur-à-cuire comme moi, eh bien, j'ai sangloté comme une femme ! Et le souvenir me revenait alors de la croyance de la pauvre fille, pour aller au ciel, il fallait qu'on vous enterrât dans le cimetière. Aussi, dès que la mer se mit à baisser, je me suis traîné sur la plage et je partis avec les autres à la recherche du corps.

« Et nous l'avons retrouvée, ma Nona, poursuivit le vieux marin dont la voix s'altérait. Nous l'avons retrouvée sur un rocher couvert de varech, où se voyant perdue, la brave mignonne, elle s'était arrangée pour mourir. Oui, monsieur, elle avait noué ses jupes avec son fichu, au-dessous de ses genoux, par décence, et, conservant toujours son ancienne idée, elle s'était attachée aux goémons par ses cheveux, par ses beaux cheveux noirs, certaine ainsi qu'on la retrouverait et qu'on la mettrait en terre sainte... Et, je veux le dire, moi qui m'y connais en bravoure, il n'y a peut-être pas d'homme assez crâne pour en faire autant !

Le vieillard se tut. A la dernière lumière du crépuscule, je vis deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues tannées. Nous descendîmes ensemble vers le village, côte à côte, sans nous rien dire. J'étais profondément ému par le courage de cette simple fille qui, jusque dans l'angoisse de la mort, avait conservé la pudeur de son sexe et la piété de sa race ; et, devant moi, dans l'immensité lointaine, dans les sombres solitudes du ciel et de la mer, s'allumaient les phares et les étoiles.

Oh ! braves gens de mer ! Oh ! noble Bretagne !

FRANÇOIS COPPÉE.

FAITS SCIENTIFIQUES

LE POIDS DE LA TERRE.—Un savant danois prétend établir que le poids de la terre augmente chaque année, par suite de la chute sur notre planète d'une poussière de fer. Ce fer proviendrait des étoiles filantes, selon lui, et tomberait sans interruption, tantôt isolé, tantôt mêlé à la pluie et à la neige. Il prétend encore avoir trouvé, dans la neige, du fer en proportion appréciable, et il déclare qu'il est arrivé à en réunir une quantité suffisante pour faire une breloque qu'un de ses amis porte à sa chaîne de montre.

LA RESPIRATION DES PLANTES.—On sait que les plantes respirent, exhalent, expirent, etc., tous les phénomènes dont chacun a entendu parler. Cependant, si l'on croit M. Berthelot, il résulte d'expériences très délicates, que ce savant a menées en collaboration avec M. André, que les phénomènes physiques de la respiration chez les végétaux ne sont pas comparables à ceux que l'on constate chez les animaux supérieurs. Contrairement à ce qui se passe dans le monde animal, un végétal absorbe bien plus d'oxygène qu'il ne dégage d'acide carbonique ; le rapport atteindrait presque le double.

COMMENT IL FAUT DORMIR.—La *Revue Scientifique* analyse une série de recherches faites par M. Wilhen Fisher, qui lui aurait prouvé que la façon de dormir, qui procure le plus rapidement et le plus sûrement le repos intellectuel, est d'avoir la tête aussi basse, sinon plus basse que les pieds, ce à quoi on arrive très vite en supprimant progressivement d'abord les oreillers, puis en les

mettant sous ses pieds. Cette attitude jouit, paraît-il, d'une vertu curative merveilleuse, et les états anémiques et nerveux, voire même les varices, le rein flottant, les maladies du poumon au début, etc., s'en trouveraient fort bien.

LE VENIN DE LA COULEUVRE.—Qui aurait cru que l'inoffensive couleuvre possède une glande vénéreuse, organe dont elle ne peut pas faire usage, il est vrai, mais dont l'existence ne fait pas de doute ? C'est cependant ce que viennent de démontrer MM. Phisalix et Bertrand, dans un nouveau travail exécuté dans les laboratoires du Muséum. On sait, depuis Fontana, que les couleuvres sont réfractaires à l'actif venin de la vipère. Ces auteurs démontrent aujourd'hui, dans une note très technique et très détaillée, l'existence des glandes à venin chez les couleuvres et la présence du venin dans le sang de ces reptiles.

LE BACCILLE DU RHUMATISME.—Voici une nouvelle découverte bactériologique intéressant l'humanité rhumatisante, c'est à dire presque tout le monde, dit le *Cosmos*, de Paris.

M. Max croit avoir trouvé, dans les articulations de malades atteints de rhumatisme articulaire chronique, des bactéries, toujours identiques dans les cas semblables. Ce sont des bacilles courts et épais, possédant à leurs pôles des granulations brillantes que les couleurs d'aniline rendent fort évidentes. L'auteur a pu les cultiver dans le bouillon, sur la gélatine ou sur la pomme de terre. Leur culture exige une température d'au moins 25° et l'obscurité leur est indispensable. A quand la vaccination antirhumatisme ?

LE TABAC EST-IL HYGIÉNIQUE ?—Une société, celle qui fulmine, avec raison, contre l'abus du tabac, soutient que celui-ci est, à tous les points de vue, contraire à la bonne santé. Tout le monde, notamment le médecin italien, M. Tassinari, n'est pas de cet avis. A en juger par une thèse qu'a soutenue M. Tassinari, le tabac serait peut-être aussi bon antiseptique que bon insecticide ; ce serait, par conséquent, le meilleur préservatif contre les épidémies et le plus puissant destructeur des microbes.

M. Tassinari a fait passer, en l'aspirant, la fumée d'un cigare et d'une cigarette dans une chambre formée par deux entonnoirs abouchés, et dans laquelle se trouvait suspendue, au moyen d'un fil de platine, une bande de tissu de lin effilochée et imbibée d'une "culture" du microbe à étudier. L'expérience durait de trente à trente-cinq minutes, avec consommation de cinq grammes de tabac. L'expérimentateur a pu constater ainsi que la fumée du cigare ralentit le développement des microbes et tue même tout à fait le bacille de la fièvre typhoïde et le bacille du choléra. L'action de la fumée de la cigarette est plus faible et plus lente.

D'un autre côté, les médecins de la Floride ont remarqué que les fumeurs jouissaient d'une sorte d'immunité relative à l'endroit de la fièvre jaune. Il paraît, d'autre part, que MM. Willis, Diemerbroek et Pécholier, ont fait diverses observations qui tendraient à confirmer les idées du docteur italien. M. Péchalier, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, a même signalé la rareté des phthisiques parmi les ouvriers des manufactures de tabac.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Nettoyage des brosses à cheveux.—Pour nettoyer les brosses à cheveux, il suffit de les frotter avec du son qui enlève les matières grasses. Lorsque les crins d'une brosse sont devenus trop flexibles, il suffit de les tremper dans de l'ammoniaque et de les laisser sécher ; ils reprennent immédiatement leur rigidité première.